

Le service domestique ou la violence du monde à la maison

Certains aiment faire le ménage, animés par la perspective de se réapproprier leur espace et impatients de pouvoir y flâner sereinement. Pour eux, le travail domestique paraphrase le ressourcement : « l'esprit se désencombre, l'énergie se renouvelle, l'horizon se dégage »¹.

D'autres, habités par la loi du moindre effort ou en lutte constante avec le temps, sont des réfractaires assumés.

Toujours est-il que parmi ceux qui apprécient les grands nettoyages hebdomadaires, peu montreraient autant d'enthousiasme à nettoyer la saleté des autres. La poussière suscite en effet plus grand dégoût quand elle est le fruit d'autrui, et ce sentiment ne fait que se renforcer à mesure que le fossé socio-économique se creuse entre les uns et les autres : la crasse des autres semble toujours plus crasse, et l'on semble oublieux de notre propre capacité à en produire.

Ironiquement pourtant, ceux et surtout celles qui ont en charge le dépoussiérage des habitations des autres sont aussi ceux et celles qui, à travers l'histoire et dans diverses régions du monde aujourd'hui, sont renvoyé.e.s par leurs employeurs à une forme de rusticité ou de saleté.

Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, il était courant en Europe d'employer des domestiques à qui il était demandé de nettoyer à la fois les logements et la saleté des maîtres. Peu de temps leur était laissé pour se laver eux-mêmes et ils étaient en conséquence blâmés pour leur manque d'hygiène². Exemple plutôt éloquent, dans *La Place des Bonnes*, Anne Martin-Fugier rapporte les propos tenus par Mme Caro-Delvaile, une féministe bourgeoise, qui, en réaction à un article de *La Fronde* de 1899 suggérant que les servants aillent vivre chez leurs maîtres, répliqua : « quand l'enseignement comme l'organisation matérielle auront fait à nos servantes des âmes plus claires et des corps plus lavés, croyez que toutes les femmes de la bourgeoisie seront heureuses de loger leurs domestiques près d'elles »³.

Aujourd'hui la réalité du service domestique dans le monde recouvre plusieurs types de métiers, de domesticités, et de configurations sociales, économiques et juridiques. Deux choses restent néanmoins constantes : il s'agit, d'une part, de professions où les femmes sont sur-représentées - composant près de 80% des 67 millions de travailleurs domestiques recensés par l'Organisation Internationale du Travail (OIT)⁴ - et, d'autre part, alors qu'ils sont essentiels au bien être de ceux qui en bénéficient, ces métiers sont particulièrement dépréciés.

Les termes « travailleur domestique » désignent toute personne de genre féminin ou masculin exécutant un travail domestique dans le cadre d'une relation professionnelle⁵. Les activités exercées peuvent être aussi diverses que le nettoyage, la cuisine, le jardinage, la conciergerie, la garde des enfants, et les soins apportés aux personnes âgées et à toute personne fragile. Les conditions de travail sont souvent difficiles. Certains groupes sont toutefois plus vulnérables que d'autres : les enfants, les travailleur.se.s qui logent chez l'employeur ainsi que les travailleur.se.s domestiques migrant.e.s.

¹ Chollet, Mona, *Chez soi, Une odyssée de l'espace domestique*, Ed.La Découverte, 2015.

² Chollet, Mona, *Chez soi, Une odyssée de l'espace domestique*, Ed.La Découverte, 2015.

³ Martin-Fugier, Anne, *La Place des Bonnes*, Ed.Grasset, 1979.

⁴ Organisation Internationale du Travail, *Qui sont les travailleurs domestiques?*

<https://www.ilo.org/global/topics/domestic-workers/who/lang--fr/index.htm> (consulté le 14 novembre 2018). Ce chiffre de 67 millions ne prend pas en compte les travailleurs non déclarés.

⁵ *Idem*.

Il a souvent été dit du service domestique qu'il est histoire de délégation, infirmant ainsi les prédictions de Lewis Coser en 1973 sur l'obsolescence programmée de la profession⁶. L'intégration massive des femmes occidentales diplômées sur le marché du travail ainsi que l'intensification des migrations transnationales féminines ont tôt fait de le contredire. En France, comme l'écrit Nancy Green en 2002, « domestiques ou concierges d'aujourd'hui, les immigrées répètent les gestes de leurs consœurs provinciales du XIX^e siècle montées à Paris ».

Qu'elles se déploient des Suds vers les Nordes ou des Suds vers d'autres Suds, ces migrations transnationales redessinent les contours du service domestique. Ainsi, pour ce qui est des métiers liés au soin, la sociologue américaine Arlie Hochschild parle de « chaîne du *care* globalisée »⁷. Ce concept s'appuie sur la constatation que la délégation du travail domestique de femmes à femmes dépasse à présent les frontières et relie les actrices de ce réseau sur plusieurs continents. Les femmes qui migrent laissent souvent derrière elles leurs enfants dont d'autres femmes s'occuperont, parfois en les confiant à leur tour à d'autres femmes pour pouvoir aller travailler. De leur côté, les femmes migrantes qui travaillent dans le secteur du service à domicile pour subvenir aux besoins de leurs familles restées au pays, ont à leur charge les maisons et les enfants d'autres femmes actives (dont, par ailleurs, la maternité peut être un motif de discrimination au travail).

Rapport de domesticité, rapports de forces

Le service domestique dans toute sa diversité est particulièrement saisissant en ce qu'il correspond au jaillissement paradoxal du politique dans la sphère de l'intime. Histoire de genre, histoire de classe, histoire de « race », il est au cœur d'un récit politique et social significatif des dynamiques de pouvoir qui structurent les relations humaines. Que cette violence s'exprime de manière spectaculaire ou sans bruit, elle reflète des formes diverses de domination. Au cœur de cette dernière, gît le rapport de domesticité.

Dans de nombreux pays occidentaux, l'aide à domicile fait écho à l'histoire coloniale avec une surreprésentation des employées issues des anciennes colonies, ressortissantes nationales appartenant à des minorités, ou immigrées avec ou sans papiers. La matrice ethno- raciale renforce la relation « substantiellement asymétrique »⁸ - pour reprendre les termes de Caroline Ibos - qui oppose de manière criante employeur.se.s et employé.e.s au sein du microcosme familial.

On note, en outre, que, loin de remettre en question les inégalités dans la répartition des tâches au sein du couple, le service domestique les renforce à la fois quantitativement et symboliquement: ce n'est plus une mais deux femmes, unies par une relation de médiation entre « groupe servi » et « groupe servant »⁹, qui s'assurent du bon fonctionnement de la « maisonnée » pour tous les membres du ménage. « L'exploitation du travail domestique gratuit et celle du service à domicile sont liées et s'auto-entretiennent »¹⁰ écrit Colette Lepetitcorps, puisque l'employeuse - et non son partenaire - continue de contrôler le déroulement du travail à la maison, mais dans le cadre d'une relation professionnelle et vis-à-vis d'une personne aux moindres ressources économiques et politiques. Les recruteuses conservent donc leur rôle au sein du couple dans l'accomplissement des tâches ménagères, mais en assumant la fonction de *manager*. En face, l'employée effectue un travail vital mais dévalorisé car « assimilé à un travail gratuit que l'on pourrait faire soi-même ».¹¹ La délégation des tâches domestiques n'a entraîné aucune transformation dans la division sexuelle du travail. Les hommes brillent toujours autant par leur absence.

⁶ Lewis Alfred Coser, « Servants: The obsolescence of an occupational role », *Social Forces*, vol. 52, n° 1, University of North Carolina Press, Chapel Hill, septembre 1973.

⁷ Hochschild, A. R. (2000) "Global Care Chains and Emotional Surplus Value" in Hutton, W. and Giddens, A. (eds) *On The Edge: Living with Global Capitalism*, London: Jonathan Cape.

⁸ Ibos, Caroline, *Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères : une enquête de Caroline Ibos*, Ed. Flammarion, 2012.

⁹ Colette Le Petitcorps, « Service à domicile, femmes et migrations en France. Le rapport de domesticité en question », *e-Migrinter* [En ligne], 16 | 2017, mis en ligne le , consulté le 09 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/953>.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ *Idem*.

Service ou servitude? L'exemple de la Kafala au Liban

Si la chaîne du *Care* globalisée réactive dans certains pays des dynamiques issues de l'histoire coloniale, elle est, ailleurs, régie par des mécanismes locaux de gestion de la main d'oeuvre. Au Liban par exemple, c'est la *Kafala* qui encadre les migrations de travail. Elle consiste en un système de parrainage liant la venue et la présence des travailleurs migrants à des sponsors locaux, qui deviendront le plus souvent leurs employeurs.

Les services domestiques n'étant pas couverts par le droit du travail libanais, il reviendra à ce sponsor la charge complète de l'employé.e, qui dépendra de lui durant toute la durée de son contrat.

Cette exploitation d'Etat permet à la majorité des citoyens d'avoir à leur disposition une main d'oeuvre bon marché avec très peu de recours, y compris linguistique, pour s'organiser et résister. Venues du Sri-Lanka, des Philippines, du Népal, d'Ethiopie ou encore du Bangladesh, les travailleuses domestiques migrantes reprennent depuis la fin de la guerre civile les tâches qui incombaient auparavant à des femmes libanaises issues de milieux ruraux, à des femmes palestiniennes et kurdes résidant au Liban, ou à des femmes originaires d'Egypte et de Syrie. Elles constituent aujourd'hui un sous-prolétariat dont l'essentialisation - on pourrait même parler d'un processus de racialisation - conduit la société libanaise à les hiérarchiser en groupes ethniques rémunérés en conséquence.

La chaîne du *care* interroge souvent sur la frontière entre service et servitude. Elle confirme notre incapacité à penser le monde en dehors d'une certaine organisation sociale que l'on érige en science dure. De génération en génération, nous reproduisons de la servitude, mais à chaque fois, avec les nouveaux moyens que le capitalisme met à notre disposition.

A cet égard, la définition de la servitude proposée par les ethnologues indiennes Raka Ray et Seemin Quayum pourrait aussi bien s'appliquer à des cas de subordination explicite ou plus tacite : « la servitude doit être conçue comme une institution qui produit de la propreté, des repas, du soin aux enfants, aussi bien que de la classe »¹².

C'est, par exemple, bien la classe et l'élévation sociale symbolique que procure le recrutement d'une travailleuse domestique qui explique partiellement la popularité de cette pratique auprès d'au moins un quart des foyers libanais, tous milieux sociaux confondus. Le rapport de domesticité ne s'inscrit pas toujours dans le binôme antinomique riche/pauvre. Certains milieux défavorisés embauchent pour paraître plus « chic ». Au Liban comme ailleurs, il semblerait qu'il y ait comme une forme de jouissance dans l'expérience de la domination, comme un soulagement de ne pas être le dernier maillon de la chaîne dans la division capitaliste du travail.

Subalternité et invisibilisation du corps domestique

L'une des caractéristiques essentielles du pouvoir dans la domesticité réside en ce qu'il est en partie fondé sur ce qui, devant « les autres » est dissimulé et non-assumé, normes sociales obligent.

C'est dans l'intimité d'un chez-soi, loin du regard des autres, que beaucoup se retrouvent seuls face à leurs limites sociales et physiques. C'est là qu'ils se dépouillent des tabous propres à leur corps, sous toutes ses formes, y compris les moins avenantes. Les travailleuses domestiques sont régulièrement en contact avec ce qui relèverait de la honte ou de l'impudeur à l'extérieur. Dans un article du magazine français *L'Express* publié en 2004, des femmes de ménages travaillant en France se confient sur le manque de considération dont leur témoignent les employeurs. Ces derniers en effet ne s'embarrassent

¹² Quayum Seemin, Ray, Raka, *Cultures of Servitude: Modernity, Domesticity, and Class in India*, Stanford University Press, 2009.

guère de pudeur excessive, certains allant même jusqu'à exiger que leurs sous-vêtements soient lavés à la main !¹³

Cette impudeur est fondée sur la croyance du dominant en l'idée que « les subalternes ne peuvent pas parler »¹⁴. On se dispute et l'on se confie devant-elles - comme si elles n'étaient pas là - sans craindre qu'elles ne nous dénoncent. Plus qu'« opprimées » et « dominées », les subalternes sont complètement exclues de la représentation. S'occuper de tout l'espace, être partout, tout le temps, mais de manière invisible, pour ne pas déranger. Le corps domestique est un corps encombrant. En France des employeuses confient leur gêne face à ces corps étrangers qui investissent leur espace : « Lorsque je rentre le soir et que je vois son cabas au milieu de mon entrée, ses chaussures qui traînent, son vieux manteau sur un fauteuil du salon, j'ai l'impression de ne plus être chez moi »¹⁵ exprime l'une d'elle au sujet de la nounou qui s'occupe de ses enfants.

Au Liban, de nombreuses piscines et stations balnéaires sont interdites d'accès aux travailleuses domestiques migrantes. Dans certains immeubles, deux ascenseurs mènent aux mêmes appartements, l'un pour les « servis », l'autre pour les « servants ». Ces deux exemples montrent à quel point l'espace lui-même est consciemment ségrégué et se rappelle à chacun pour lui signifier la place qui lui est assignée en ce monde.

« Le service domestique s'inscrit dans la chair d'un être » écrivait Anne-Marie Fugier, soulignant ainsi la dimension totalisante de la fonction. Totalisante, mais aussi humiliante et dangereuse. On estime que deux travailleuses domestiques meurent chaque semaine au Liban, que ce soit en se suicidant ou en essayant de s'échapper. Parfois elles sont assassinées. Les témoignages de ces femmes sans qui les intérieurs seraient peut-être aussi pollués que la mer méditerranéenne, sont accablants. Absence de congés, salaires non-payés, horaires abominables, demandes hallucinantes des employeurs, violences sexuelles et physiques, vexations quotidiennes. La fragilité de leur statut juridique marqué du sceau de la « Kafala », les rend hors-la-loi quand elles réussissent à fuir ces foyers de la honte, et ce, quelles que soient les raisons de la fuite.

Illusions affectives

Bien sûr, comme sur tant d'autres sujets, des employeurs et des employeuses rétorqueront qu'il ne faut pas exagérer, qu'il y a des abus dans tous les métiers, qu'il ne faut pas généraliser, qu'ils traitent leur (s) employée(s) comme leur(s) propre(s) fille(s) et autres cris d'orfraie habituels que les bonnes consciences de ceux qui sont en position de force ne peuvent jamais réfréner. « Pas tous les hommes », « pas tous les riches », et ainsi de suite.

C'est oublier que la critique des rouages d'un système d'oppression n'objecte aucunement à l'existence au sein de ce même système de personnes, hommes comme femmes, qui essayent à leur échelle de le rendre plus vivable. Les attitudes individuelles peuvent être cruelles, généreuses, indifférentes. Mais l'enjeu n'est pas là. On devrait plutôt se demander s'il est normal que, dans le cadre de la *Kafala* par exemple, les vies de milliers d'êtres humains ne dépendent que du bon vouloir et de l'humanité de leurs employeurs. A partir du moment où l'attitude respectueuse des employeur.se.s est un outil de survie pour les employé.e.s, ce respect s'insère dans la domination. Cela ne veut certainement pas dire que ce comportement - qui devrait aller de soi - est répréhensible. Cela signifie simplement qu'il contribue à adoucir l'expérience de la domination sans néanmoins la contester en profondeur car il ne remet pas en cause les bénéfices que les uns et les autres retirent de ce système.

¹³ Czerwinsky, Natacha (2004), "Profession femme de ménage", *L'express*, accessible ici :

https://lexpansion.lexpress.fr/actualite-economique/profession-femme-de-menage_487861.html (consulté le 14 novembre 2018).

¹⁴ Expression de Gayatri Spivak, directrice de l'Institute for Comparative Literature and Society de Columbia University, et auteure notamment d'un des ouvrages fondateurs des études postcoloniales.

¹⁵ Caroline Ibos (2012). *Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères : une enquête de Caroline Ibos*. Paris : Flammarion.

Par ailleurs, de manière tout à fait singulière, peuvent se développer dans les foyers qui emploient du personnel de maison des relations d'affection entre le groupe « servant » et le groupe « servi ». D'un côté, on pleure quand la patronne décède. On est ému quand l'aîné se marie. on garde près de son lit les photos des enfants dont on s'occupe. De l'autre, on prend en charge parfois le coût de l'éducation des enfants de l'employée de maison. On offre des cadeaux à Noël ou à l'Aïd. On a des photos dans l'album de famille tous ensemble. Ces éléments d'attachement dans la servitude permettent de dulcifier l'expérience de la domination. L'amour¹⁶ sous des formes diverses permet de dépolitiser le rapport de domesticité, et, en somme, pare l'exploitation de vertus morales. Il contribue à la construction discrète des rôles et des statuts sociaux de chacun et transforme - ou plutôt feint de transformer - le lien de subordination qui lie le groupe « servi » au groupe « servant » en lien quasi-familial. Or, dans ce lien quasi-familial, le quasi est important, car s'il était vraiment familial, « servis » et « servants » de la même génération pourraient, par exemple, manger ensemble à la même table et débattre de sujets divers et variés. Mais ce n'est pas le cas et ça ne le sera probablement pas de sitôt. Car, le propre de la domesticité, sous toutes ses formes, est d'introduire dans la proximité physique une distance sociale, culturelle et politique.

Pourrait-on en sortir un jour ? Pourrait-on se débarrasser de nos instincts autoritaires et du plaisir que l'on retire à donner des ordres ? Difficile à savoir. En revanche, on peut réfléchir à d'autres modèles économiques qui, au lieu d'applaudir nos désirs de conquête des autres, instaureraient des structures qui puissent les contenir : réformes juridiques, investissement dans les services publics ou même, de manière plus profonde, refonte de notre rapport au travail.

¹⁶ Voir l'intervention de Caroline Ibos dans le cadre des Débats citoyens organisés par les Archives nationales le 8 mars 2018, accessible ici : <https://www.dailymotion.com/video/x6g7ss6>.